

Guidée par les autres Itinéraire d'une résidence curatoriale

Dans *Résister au désastre*, la philosophe Isabelle Stengers appelle à « faire avec, ou faire grâce aux autres, et au risque des autres », afin de recréer collectivement des mondes désirables fondés sur le soin, la rencontre et l'attention aux autres¹. Ces mots me paraissent offrir une méthodologie possible pour penser l'articulation de pratiques artistiques et curatoriales socialement engagées au milieu qui les accueille, en tenant compte des expériences, des nécessités et des désirs de toutes les personnes impliquées – sans oublier les rapports de pouvoir (entre institutions, artistes et participant·es ; enseignant·es et étudiant·es...), les risques et les responsabilités en jeu².

C'est avec la pensée d'Isabelle Stengers comme boussole que j'ai abordé ma résidence de recherche curatoriale à l'ESADHaR, dont l'objectif était à la fois de mener une réflexion théorique et pratique autour des pratiques artistiques socialement engagées au sein de l'école d'art ; et d'initier des collaborations avec les habitant·es et les nombreux acteur·ices culturel·les et associatif·ves du quartier de la Grand'Mare, où l'école est installée depuis 2014. Plutôt que d'arriver avec un projet prédéterminé, je souhaitais m'insérer de manière non-autoritaire et non-préconçue dans l'enchevêtrement des usages, des rythmes et des histoires qui constituent ces milieux particuliers que sont l'école d'art (qui accueille environ 170 étudiant·es dans un ancien collège désaffecté) et le quartier (situé sur les hauteurs de Rouen à une vingtaine de minutes de bus du centre-ville, ceinturé par la forêt et structuré autour d'une dalle centrale, ce « quartier de reconquête républicaine » sorti de terre dans les années 1960 se divise entre tours d'habitation et zones pavillonnaires). Pour cela, je me suis appuyée sur les savoirs, les relations et les cadres déjà existants tout autant que sur les manques et les besoins exprimés, afin de créer des situations qui permettent de tisser, ou consolider, des passerelles entre des personnes et des espaces qui se côtoient sans se connaître ou se rencontrer.

Trois étudiant·es de l'école d'art – **Alice Feuillère**, **Emma Maignan** et **Shenxi Song** – ont accompagné la résidence tout au long de l'année. D'autres se sont joint·es au gré des projets qui les intéressaient. Grâce à l'accompagnement du **Centre culturel André Malraux** (partenaire du projet), et après plusieurs semaines d'arpentage, d'observation et de rencontres, un sujet de travail a progressivement émergé : l'alimentation et ses enjeux sociaux, politiques, économiques et affectifs, qui font le lien entre l'histoire du quartier de la Grand'Mare (et la ferme vivrière qui lui a donné son nom) et les préoccupations quotidiennes de ses acteur·ices (étudiant·es, habitant·es, associations, jardins partagés, restaurant d'insertion sociale, miellerie, école des métiers de bouche, etc). La nourriture et la cuisine sont des sujets communs, au double sens de banal et partagé, qui permettent d'aborder de manière directe ou détournée des trajectoires familiales et géopolitiques, des mémoires personnelles et collectives, des appartenances religieuses, des convictions, des goûts ou des contraintes. Ce sont aussi des prétextes à se rencontrer, se retrouver, partager des repas, des espaces et des histoires, et créer ou renforcer des communautés, comme le montrent plusieurs projets artistiques que nous avons étudiés : *La Semeuse* aux Laboratoires d'Aubervilliers, le *Rit de Survie* de **Yoann Thommerel**, la recherche-action *Le Pain Commun* de **Marie Preston**, les banquets organisés par la collective artistique **Gufu**, le café Collective à Aubervilliers et son réseau d'artistes et d'habitant·es, auquel participe **Ève Gabriel Chabanon**, artiste invité·e de la résidence...

Ma résidence a débuté quelques semaines après les révoltes urbaines provoquées par la mort de **Nahel Merzouk**, tué par un policier le 27 juin 2023 à Nanterre, rappel des profondes fractures à l'œuvre dans les quartiers urbains périphériques tels que la Grand'Mare, largement stigmatisés par les discours politiques et médiatiques. Elle s'achève en juin 2024, alors que le Président de la République vient de dissoudre l'Assemblée Nationale suite à la victoire de l'extrême-droite aux élections européennes en France, provoquant une grave crise politique qui menace au premier plan les plus précaires et les plus vulnérables (dont les personnes racisées et les minorités de genre), mais aussi les institutions artistiques et les écoles d'art dans lesquelles nous travaillons ou étudions³. Dans ce contexte plus largement marqué par une série accélérée de crises sociales, écologiques, sanitaires

et politiques, il importe plus que jamais de forger des outils collectifs d'apprentissage, de soin et de lutte, des espaces de rencontre et de discussion, des occasions de célébration et de « joie militante » – pour reprendre l'expression de **carla bergman** et **Nick Montgomery**⁴. En tant que travailleur·euses de l'art, nous consolidons de tels espaces, s'assembler et ré-imaginer collectivement ces futurs désirables et hospitaliers auxquels nous aspirons. Même si l'écosystème de l'art est loin d'être épargné par les rapports de pouvoir ou d'exploitation et les actes de violence symboliques ou réels ; même si les pratiques artistiques socialement engagées qui nous intéressent ici ne sont pas exemptes de conflits ou de problèmes éthiques et politiques (au contraire, elles les révèlent parfois), il importe de revendiquer le rôle essentiel et l'agentivité politique de l'art au sein de la société, lorsque celui-ci prend en compte la nécessité de « faire avec les autres, grâce aux autres et au risque des autres ». Pas besoin pour cela de manifestation spectaculaire, mais de ressources (financières, matérielles, méthodologiques, collectives) pour créer les meilleures conditions possibles de cette rencontre.

¹ Isabelle Stengers, *Résister au désastre*, éditions Mimesis, Marseille, 2019.

² Ces risques et responsabilités (éthiques, professionnelles, économiques, matérielles ou encore psychologiques) ont été discutés lors de la journée d'études du 18 avril 2024.

³ Le 7 juin 2024, *L'Hebdo du Quotidien de l'Art* publie un dossier intitulé « Culture : quand l'extrême droite est au pouvoir » et rappelle : « Enjeu majeur dans un nombre croissant de métiers (droit d'auteur, intelligence artificielle...) la culture n'est quasiment pas évoquée dans les programmes d'extrême droite, mais infiltre ses discours, appelant à la « guerre civile » et à une stricte homogénéité des sociétés. Le paradoxe en effet n'est qu'apparent : (...) dans les pays où les ultra-conservateurs sont au pouvoir (Russie, Argentine, certains États américains, Brésil de Bolsonaro...), les institutions, artistes et travailleurs de la culture font bien souvent partie des premières cibles, et subissent des attaques incessantes. »

⁴ Carla Bergman et Nick Montgomery, *Une militance. Construire des luttes en prise avec leurs moindres*, traduction de Juliette Rousseau, éditions du commun, Rennes, 2021.



Impression du livre *Recettes de Grand'Mare* dans l'atelier Extensions libres à l'ESADHaR avec Jim K. Quere et Solène Langlais, juin 2024. Photos : S. Langlais et V. Bobin

Une centaine de recettes de cuisine ont été recueillies dans le quartier de la Grand'Mare entre décembre 2023 et mai 2024 avec l'aide d'**Alice Feuillère**, **Emma Maignan** et **Shenxi Song**. À travers la diffusion d'un questionnaire, la participation à des ateliers et l'organisation de rencontres, cette collecte de recettes a servi de point de départ à de nombreux échanges autour de l'alimentation dans le quartier et de son histoire, ainsi que des parcours, mémoires et aspirations des personnes qui l'habitent, y étudiant, y travaillent et s'y impliquent. Dans les recettes et les récits qui les accompagnent, nous nous sommes efforcées de faire entendre l'écho des souvenirs de famille, des vies ouvrières, des trajectoires d'exil, de la débrouille étudiante, des préoccupations économiques ou écologiques, du souci de l'autre, du plaisir de transmettre et de goûter ensemble.

Parfois reproduites telles qu'on nous les a confiées, les recettes ont aussi donné lieu à des créations artistiques ou littéraires, comme les deux textes composés par Emma Maignan d'après l'enregistrement d'un atelier de cuisine organisé par l'association **Mix'Cit**, où sa voix se mêle à celle des femmes rencontrées ce jour-là. Alice Feuillère a collaboré avec **Marie-Claire Delacroix**, enseignante de F.L.E. pour concevoir un atelier adapté à des personnes récemment arrivées en France. Enfin, Shenxi Song a invité les enfants de l'atelier d'arts plastiques animé par **Braïma Injai** au centre Malraux à dessiner et décrire leur plat préféré pendant qu'elle les filmait. Sur ces images, elle vient superposer le récit poétique, parfois nostalgique mais souvent drôle, de son arrivée en France par le prisme de la nourriture.



Restitution du film réalisé par Shenxi Song aux enfants de l'atelier dessin, centre Malraux, mai 2024. Photo : V. Bobin

Recettes de Grand'Mare

Activité : collecte de recettes, ateliers, conversation, édition
Dates : de décembre à mai 2024
Lieux : ESADHaR, Centre Malraux, jardin partagé des Hauts-de-Rouen, I.D. Hauts, école élémentaire Debussy, Chez Léo
Participant·es : Alice Feuillère, Emma Maignan et Shenxi Song, ainsi que les étudiant·es, enseignant·es et membres de l'équipe de l'ESADHaR ; l'atelier cuisine du centre Malraux ; l'association Mix'Cit ; l'association RESPIRE ; l'association BVGM et les jardinier·es du jardin partagé ; l'association I.D. Hauts ; l'association InterM'Aide et le restaurant Chez Léo ; les participant·es du cours de F.L.E. de Marie-Claire Delacroix ; les élèves de CE1 de l'école élémentaire Claude Debussy ; les enfants de l'ateliers arts plastiques de Braïma Injai ; Solène Langlais (artiste et graphiste) ; Jim K. Quere (atelier Extensions libres, ESADHaR) ; Anne Lemeteil (atelier reliure, ESADHaR). Avec l'aide de Miguel Angel Molina et Marnie.
Archive associée : livre de recettes

Les recettes témoignent de la richesse gastronomique, culturelle et associative du quartier de la Grand'Mare, dont elles dressent un portrait choral et engagé à rebours des discours stigmatisants qu'il suscite parfois. Dans les pages du livre, imprimé et assemblé à la main à l'ESADHaR, la graphiste et artiste **Solène Langlais** fait danser différentes polices et annotations manuscrites pour refléter cette polyphonie. La couverture en sérigraphie a été réalisée dans l'atelier Extensions libres avec **Jim K. Quere** et l'aide de plusieurs autres enseignant·es, intervenant·es et personnes de passage : la fabrication du livre a donc été prétexte à un apprentissage collectif et à une succession de collaborations. À la fois livre de recettes pratique et livre d'artistes, tiré à 100 exemplaires, il sera distribué aux personnes et associations ayant participé à la collecte, matérialisant ainsi un geste de restitution, une trace durable de ces rencontres.



Atelier cuisine au centre Malraux, décembre 2023. Photo : V. Bobin



Atelier de cuisine chinois proposé par les étudiant·es à l'association Mix'Cit, mai 2024. Photo : A. Feuillère.

SCULPTURES COMESTIBLES

Activité : collaboration avec le CFA Simone Veil, événement public
Dates : avril-mai 2024
Lieux : ESADHaR, CFA Simone Veil, dalle de la Grand'Mare
Participant·es et invité·es : Jean-Paul Berrenger (artiste et enseignant à l'ESADHaR), Simon Prevost (enseignant en arts appliqués au CFA), Elodie Bouakline, Laureen Boulard, Jeanne Chaperon, Amélie Gaudrée, Clara Lefevre-Bauval, Louise Paris-Doucen, Marion Senecal, Roman Tabar-Nouval et Alexandra Vujisic (étudiant·es à l'ESADHaR), Emilien Atinault, Nicolas Bateau, Laurine Dourville, Jordan Ducastel, Yaelia Lefevre, Tom Jacquier, Jade Lemoine, Estelle Michaux, Clémence Sirugue et Maëva Van Poucke (élèves en BTM pâtisserie au CFA Simone Veil), Monsieur Petit (responsable du laboratoire pâtisserie au CFA Simone Veil), l'association Mix'Cit, les habitant·es de la Grand'Mare.
Archive associée : cartes postales



Rencontre entre les étudiant·es de l'ESADHaR et les élèves du CFA Simone Veil, avril 2024. Photo : V. Bobin

Le **CFA Simone Veil**, implanté à la Grand'Mare depuis 2017, forme des apprenti·es aux métiers de bouche (boulangerie, pâtisserie, chocolaterie, boucherie, etc). La formation comprend notamment la réalisation de « chefs-d'œuvre » et les élèves bénéficient de cours d'arts appliqués dispensés par un ancien étudiant de l'ESADHaR, **Simon Prevost**. Ensemble avec **Jean-Paul Berrenger**, nous avons mis en place une collaboration entre des étudiant·es de première année en arts visuels à l'ESADHaR et en deuxième année de BTM pâtisserie au CFA, autour de « sculptures comestibles » prenant pour thème l'histoire et l'architecture du quartier de la Grand'Mare. Suite à une rencontre au cours de laquelle les étudiant·es de l'ESADHaR ont présenté des propositions de projets dessinés, les élèves du CFA ont réfléchi avec eux aux manières de les réaliser, avec quels ingrédients, etc. Nous souhaitions partager les sculptures à l'occasion d'un repas de quartier organisé par l'association **Mix'Cit** sur la dalle de la Grand'Mare : cela a influencé les propositions, dont plusieurs s'adressaient ouvertement à des enfants ou évoquaient l'enfance. Dans un souci pratique, les pâtisseries devaient être facilement transportables et se déguster avec les doigts. Quatre « sculptures » ont finalement été réalisées : une structure architecturale en chocolat accueillant des gâteaux composés de couches superposées, inspirée des immeubles « Verre et acier » qui ont marqué l'histoire architecturale de la Grand'Mare (la plupart sont aujourd'hui détruits) ; une pièce montée multicolore surmontée d'animaux en plastique, rappelant à la fois la ferme historique de la Grand'Mare et un jeu de cubes pour enfants ; une pêche aux canards en chocolat (la Grand'Mare... aux canards) ; et une boîte à maquillage en chocolat blanc et pâtes de fruits, évoquant les traditionnels stands de maquillage présents dans les fêtes de quartier. Malgré le mauvais temps, environ 300 habitant·es ont participé au repas le 29 mai 2024 et ont ensuite partagé les sculptures avec les étudiant·es et enseignant·es de l'ESADHaR venus pour l'occasion. Suite à ce projet, monté dans des délais très courts et dans une période pédagogique chargée pour les deux établissements, une convention doit être signée entre l'ESADHaR et le CFA pour de futures collaborations, permettant sans doute un rythme de travail plus soutenable et une rencontre plus approfondie entre les élèves et étudiant·es participant·es.



Pêche aux canards en chocolat. Photo : J.-P. Berrenger



Dégustation des sculptures comestibles. Photo : ESADHaR

« Faire avec » Résidence de recherche curatoriale Boîte d'archives / boîte à outils Virginie Bobin

C'est quoi, cet objet ?
Ma première rencontre physique avec le quartier de la Grand'Mare à Rouen a eu lieu par le biais des outils de la **cartographie critique et radicale**¹, à l'occasion d'un workshop organisé pour les étudiant·es de l'ESADHaR en octobre 2023. La carte que vous tenez entre les mains est une évocation. Elle retrace les différents projets réalisés dans le cadre de ma résidence de recherche curatoriale à l'ESADHaR entre ce workshop et juin 2024, ainsi que les questions et discussions qu'ils ont suscité. Elle tente de rendre visible certaines pratiques de travail fondées sur la rencontre et l'écoute ; les circulations et déplacements engendrés entre différents espaces du quartier ; et les relations tissées entre les multiples protagonistes et interlocuteur·ices de ces projets, selon des temporalités et des modalités de participation variables. Elle permet également d'introduire une série de documents et d'œuvres rassemblés dans cette boîte, qui constitue à la fois l'archive de la résidence, une forme de restitution adressée à toutes les personnes et institutions impliquées, et un outil de réflexion et d'activation autour des pratiques artistiques socialement engagées.

¹ « La carte est un récit (...). La carte est une lutte (...). Tel un miroir, la carte est une manière de se raconter l'histoire du territoire où nous vivons, l'histoire de nos ancêtres, l'histoire de notre lien aux autres, l'histoire de ce que nous avons réussi à mener collectivement. »
Nephtys Zwer, « Pour un activisme cartographique », in *Ceci n'est pas un atlas*, éditions du commun, Rennes, 2023. Accessible en ligne sur le site des éditions du commun.

Crédits et remerciements
Textes : Virginie Bobin, avec des contributions de Jean-Paul Berrenger et Yoann Thommerel.
Conception graphique et maquette : Solène Langlais
Imprimé en douze exemplaires à l'atelier Extensions Libres de l'ESADHaR avec Jim K. Quere sur papier Smooth olin pur blanc
Réalisation de la boîte : Manuel Lefevre
Tampon : Solène Langlais
Cette édition limitée a été produite en dix exemplaires à l'ESADHaR en juillet 2024, dans le cadre de la résidence de recherche curatoriale de Virginie Bobin.

Merci aux partenaires et financeurs de la résidence curatoriale ; à Ulrika Byttner et Marie-José Ourtilane ainsi qu'à toute l'équipe pédagogique et administrative de l'ESADHaR pour leur soutien, leur disponibilité et leur bienveillance ; Fanny Laurent, Dorothee Paroelle et toute l'équipe du Centre culturel André Malraux pour leur accompagnement tout au long de la résidence ; aux étudiant·es de l'ESADHaR impliqués dans les différents projets, en particulier Alice Feuillère, Emma Maignan et Shenxi Song ; aux différentes personnes, associations et institutions avec qui nous avons collaboré et qui sont citées dans ce document ; à toutes les invité·es de la journée d'études ainsi qu'à Ève Gabriel Chabanon et Yoann Thommerel pour les échanges stimulants ; et enfin à Solène Langlais pour la riche et joyeuse collaboration autour des deux éditions de la résidence.

Police de caractère : Alice Savote, *Faune*, CNAP

Cet objet éditorial a été réalisé dans le cadre de la résidence de recherche curatoriale de Virginie Bobin à l'ESADHaR, une action initiée par l'ESADHaR avec la complicité de C-E-A en partenariat avec le Centre André Malraux.



https://esadhar.fr/

VAISSELLE COLLECTIVE

Récolter la terre de la Grand'Mare, décembre 2023. Photo : V. Bobin



Activité : workshops, repas
Dates : de décembre à mai 2024
Lieux : ESADHaR, Centre Malraux, dalle de la Grand'Mare
Participant-es et invité-es : Ève Gabriel Chabanon (artiste), Lorena Wowk (céramiste, responsable de l'atelier céramique au Centre Malraux), Zoé Autin (céramiste, responsable de l'atelier céramique de l'ESADHaR), Juliette Ancel, Alice Feuillère, Coralie Gerardin, Lu Jacques, Tom Lecointre, Kilian Lelay, Emma Maignan, Etienne Müller, Xinyi Shen, Shenxi Song, Mengting Wang et Lea Zhou (étudiant-es à l'ESADHaR), des usager-es du Centre André Malraux, Yoann Thommerel (artiste, poète), l'association Mix'Cité, les habitant-es de la Grand'Mare.

Archive associée : ustensile en céramique

Ce projet vient croiser mon désir d'inviter l'artiste et potier-e Ève Gabriel Chabanon à l'ESADHaR et un besoin très concret identifié avec les étudiant-es participant à la résidence curatoriale : celui d'une vaisselle pour les repas cuisinés par le BDE tous les mardis à l'ESADHaR. À partir de ce manque, nous avons réfléchi à la problématique de l'alimentation dans l'école (qui ne dispose ni de cafétéria, ni de cuisine accessible aux étudiant-es), aux pratiques collectives et au partage des savoirs, mais aussi aux notions d'hospitalité et de convivialité, en amont des portes ouvertes de l'école au mois de février. Quelle signification pour ces portes ouvertes dans le quartier ? Comment favoriser des interactions et des circulations entre les différents usager-es du quartier à cette occasion ?

J'ai parlé de ces questions avec Ève Gabriel, dont « la pratique hybride question[n]e] le rapport au travail et aux constructions collectives, politiques et économiques au travers de collages d'éléments mêlant textes, films, céramiques et objets sculpturaux » (selon les mots de l'artiste). J'avais très envie que les étudiant-es découvrent son travail socialement engagé en collaboration avec des communautés diverses mais aussi son rapport complexe à la céramique (médium genré, pratique de réparation autant que ressource économique qui lui permet de matérialiser une réflexion sur la valeur du travail et des objets dans l'art). Enfin, j'avais beaucoup de curiosité pour son approche pédagogique, forgée notamment dans le cadre du Master TRANS – Pratiques artistiques socialement engagées à la HEAD de Genève. Nous avons commencé à élaborer une proposition de workshop qui mêlerait fabrication collective de gamelles en céramique et lecture de textes poétiques et théoriques autour d'une réflexion sur la valeur, les usages et la circulation des objets, mais aussi la subsistance, la soutenabilité ou encore l'autogestion collective... L'objectif : que cette vaisselle collective puisse ensuite réellement être utilisée à l'ESADHaR, mais aussi par d'autres acteur-ices du quartier comme le centre Malraux pour des repas partagés.

En parallèle, j'ai rencontré Etienne Müller, un étudiant de l'ESADHaR ayant creusé un trou de plus d'un mètre de profondeur au fond du jardin de l'école afin d'en extraire la terre nécessaire à la fabrique de ses pièces en céramique et d'un four à bois pour les cuire. Nous avons décidé que notre vaisselle collective serait réalisée avec la terre de la Grand'Mare, où l'histoire du quartier se sédimente parmi les fragments de silex et de feuilles mortes.

Avec quelques étudiant-es, en plein mois de décembre, nous avons donc creusé le sol et façonné les pains de terre qui serviraient à l'atelier. Sachant que notre journée et demie de travail avec Ève Gabriel ne suffirait pas à finaliser la vaisselle, je me suis également rapprochée de Lorena Wowk et Zoé Autin (respectivement responsables de l'atelier céramique du centre Malraux et de l'ESADHaR) afin de les associer au projet et de poursuivre dans leurs ateliers les étapes de cuisson et d'émaillage nécessaires sur plusieurs semaines. En dialogue avec l'équipe du centre Malraux, nous avons décidé d'organiser l'atelier dans leurs locaux quelques jours avant les portes ouvertes de l'ESADHaR et d'y accueillir à la fois des étudiant-es de l'école (dont la plupart ne connaissent pas le centre et ses ressources) et des usager-es du centre. La vaisselle produite serait ensuite exposée à l'école d'art à l'occasion des portes ouvertes, auxquelles se sont donc rendues plusieurs participant-es de l'atelier. Les préparatifs de ce court workshop ont ainsi nécessité deux mois de prises de contact, de discussions et d'activités préalables.

L'espace manque pour revenir en détail sur le déroulé de l'atelier et toutes les discussions qui se sont nouées entre Ève Gabriel, les étudiant-es et la trentaine de participant-es venues par l'intermédiaire du centre Malraux. Un aspect m'a particulièrement intéressée : les différents protocoles de travail et de décision proposés par Ève Gabriel afin de s'accorder ensemble autour d'une forme et une esthétique collectives qui refléteraient nos « objectifs communs » pour cette vaisselle. Cela signifiait aussi, comme en musique, accorder nos gestes, nos rythmes, nos manières de faire avec la terre – avec des degrés d'habileté allant du noviciat total à l'expérience chevronnée. Cela impliquait de mettre de côté certaines de nos attentes plus individuelles : cela n'a pas été sans frictions. Ce qui comptait avant tout pour y parvenir (je reformule maladroitement les mots d'Ève Gabriel), ce n'était pas le consensus, mais le consentement.

Deux autres workshops ont été organisés à l'ESADHaR avec Zoé Autin, cette fois autour de l'émaillage de la centaine de pièces produites. Une réflexion a été entamée avec des étudiant-es, Manuel Lefebvre (responsable des ateliers Volume de l'école d'art) et Laura Pinel (artiste et apprentie en formation à l'atelier fer de l'ESADHaR) afin de créer un vaisselier qui permettrait à la fois de stocker, exposer et transporter cette vaisselle dans l'école et dans le quartier. La vaisselle a été publiquement activée pour la première fois le 29 mai 2024 à l'occasion du repas de quartier G la dalle, organisé en plein air par l'association Mix'Cité, auquel nous avons participé avec le projet *Sculptures comestibles*.



Notre vaisselle collective avant émaillage. Photo : V. Bobin



Atelier vaisselle collective au centre Malraux, janvier 2024. Photo : V. Bobin



Atelier vaisselle collective au centre Malraux, janvier 2024. Photo : ESADHaR

Activité : workshop
Dates : du mardi 26 au jeudi 28 mars 2024
Lieux : ESADHaR, FRAC Normandie
Participant-es et invité-es : Jean-Paul Berrenger (artiste et enseignant à l'ESADHaR), Julie Debeer (responsable du service des publics, FRAC Normandie), Yoann Thommerel (artiste, poète), Elodie Bouakline, Nohra Bikakoury, Louise Burnel, Marie Cesselin, Axelle Chamailé, Céleste Coupard, Emma Dedun, Alex Delamare, Wendie Desprez, Lisa Marie Due, Lou-Ann Fleuret, Amélie Gaudrée, Palomé Gomis, Maëlle Kihl, Elise Laurent, Louise Paris, Marion Senecal, Alexandra Vujisic et Nanxi Wu (étudiant-es à l'ESADHaR)
Archive associée : l'un des posters produits par les étudiant-es

POSTER MAYONNAISE

Peut-on considérer la recette de cuisine comme un médium artistique ? Un format littéraire ? Un genre culturel ? Que trouve-t-on dans une recette de cuisine ? Des ingrédients ? Des mémoires familiales ? Des ustensiles ? Des trajectoires d'exil ? Des temps de cuisson ? Un reflet de la globalisation ? Des quantités de sucre ? Des problématiques de classe ou de genre ? Des verbes d'action ? Des prises de position politique ? Des images plus ou moins appétissantes ? Une mise en scène de soi ? Et vous, vous êtes plutôt livres de cuisine, vidéos YouTube ou notes manuscrites ?

Au cours de ce workshop conçu et animé avec Jean-Paul Berrenger, nous nous sommes penché-es sur le genre esthétique et les enjeux artistiques, sociaux et politiques de la recette de cuisine, entre histoire de l'art et culture populaire, à travers des projets d'artistes et de poètes, mais aussi des livres, des sites Internet ou des vidéos. Les conversations ont débuté au FRAC Normandie, autour d'une sélection d'œuvres de Ben Kinmont conservées dans les collections – *An Exhibition in Your Mouth* (2002-en cours) et *On Becoming Something Else* (2009-en cours) – qui ont notamment amené la discussion sur l'économie et l'accessibilité de l'art. Un entretien en visio-conférence a été organisé avec Yoann Thommerel. Puis les étudiant-es ont été invité-es à travailler en petits groupes autour de recettes de leur cru, avec une contrainte formelle : réaliser un poster en vue d'une exposition dans l'école. À travers ce format inhabituel pour une recette de cuisine, iels ont imaginé ou détourné différents codes visuels pour aborder la précarité économique (cuisiner les invendus, adapter une recette trop coûteuse aux moyens du bord), la dimension culturelle et mémorielle (les gâteaux de lune) ou encore partagé des conseils gastronomiques pour survivre à une fête trop arrosée.



Workshop « Posters Mayonnaise » ESADHaR, mars 2024. Photo : V. Bobin

FAIRE AVEC : OUTILS, LIEUX, TRANSMISSION

Activité : journée d'études
Date : 18 avril 2024
Lieu : ESADHaR
Participant-es et invité-es : Anna Colin (curatrice, éducatrice, chercheuse et jardinière / intervention en ligne), Jérôme Dupeyrat (critique d'art et éditeur), Sylvain Gouraud (artiste), Marianne Mispelaëre (artiste), le collectif microsillons (artistes et responsable du Master TRANS – Pratiques artistiques socialement engagées, à la HEAD – Genève), Alice Feuillère, Emma Maignan et Shenxi Song (étudiantes à l'ESADHaR). Documentation dessinée : Alioun Abderrahmane, Elodie Bouakline, Kyveli Christodoulidi, Meryl Clemenceau, Olivia Declinchamp, Kenza Fezani, Olaya Jelam, Kilian Lelay, Sacha Lemetayer, Viktor Marta, Clara Partie, Alexandra Vujisic (étudiantes à l'ESADHaR). Accompagnement : Noémie Halbesein, Manuel Lefebvre, Théophile Nikakis, Thibault Soyeux (ESADHaR).
Archive associée : programme imprimé, enregistrement vidéo de la journée d'études sur <https://esadhar.fr>



Journée d'études du 18 avril 2024. Photo : ESADHaR

Cette journée d'études ouverte aux étudiant-es de l'ESADHaR et au public a rassemblé artistes, chercheur-es et curateur-ices qui mettent les pratiques artistiques socialement engagées au cœur de leur travail, tout en réfléchissant à des dispositifs pour enseigner, diffuser et transmettre ces pratiques au sein des écoles d'art, des universités, des institutions artistiques mais aussi en dehors. Afin d'encourager la participation active des étudiant-es, j'ai proposé à ceux qui le souhaitent de produire en direct une documentation des prises de parole sous forme de notes et de dessins réalisés sur de grandes feuilles de papier kraft affichées au mur.

Malgré la parution récente de plusieurs ouvrages en français¹, l'organisation d'expositions² et de colloques, les pratiques artistiques socialement engagées restent encore peu discutées, voire dévalorisées, dans l'écosystème de l'art contemporain en France et plus spécifiquement au sein des écoles d'art. Comme elles produisent peu de formes aisément exposables, collectionnables ou « évaluables », elles sont encore parfois assimilées, avec un certain mépris, à de « l'action culturelle » ou de l'animation. Pourtant ces pratiques s'institutionnalisent, en partie pour répondre aux demandes de plus en plus pressantes des tutelles politiques qui conditionnent certains de leurs financements à l'intervention d'artistes dans des espaces



Intervention de Sylvain Gouraud pendant la journée d'études, 18 avril 2024. Photo : ESADHaR



Documentation dessinée de la journée d'études, 18 avril 2024. Photo : ESADHaR

sociaux divers (écoles, hôpitaux, prisons, quartiers, etc). Enfin, de plus en plus d'artistes voient dans ce type de pratiques un moyen d'intervenir activement dans la société et les crises (sociale, écologique, économique, politique, sanitaire...) qu'elle traverse ; et de porter à travers l'art un engagement politique tourné vers la création d'espaces et de situations de rencontres, de collaboration, de partage des savoirs, de résistance et de soin, parfois en dehors des espaces institués de l'art. Ce faisant, iels sont amenés à repenser les modalités de production, de financement, de diffusion et de transmission traditionnelles de l'art dans un contexte de fragilité économique, proposant ainsi de nouveaux modèles de création artistique à la croisée des disciplines et des milieux.

À ce titre, il nous paraît crucial de réfléchir à des manières de transmettre, enseigner et mettre en valeur de telles pratiques artistiques dans le cadre d'une école d'art, au prisme des défis pédagogiques, artistiques et politiques auxquels celles-ci doivent aujourd'hui faire face – parmi lesquels l'exigence de « professionnalisation » des jeunes artistes ou le développement des programmes de recherche en art. En effet, ces pratiques proposent un modèle alternatif du rôle et de la figure de l'artiste, y compris de l'artiste-chercheur-euse, non plus centré-e sur sa démarche individuelle et les systèmes de valorisation traditionnels de celle-ci (expositions, représentation par des galeries, publications), mais tournée vers l'engagement de collectifs en réponse à des situations sociales particulières sur lesquelles il s'agit d'intervenir ensemble. L'artiste se charge alors de faciliter différentes modalités de participation, chacune porteuse de problématiques spécifiques, qui voient l'ensemble des parties prenantes contribuer, de manières diverses, à co-construire des savoirs et des méthodes et, le cas échéant, à co-produire des œuvres – quand celles-ci ne sont pas la matière de la rencontre elle-même.

Comme l'ont rappelé les intervenant-es ainsi que plusieurs personnes dans le public, il importe de ne pas idéaliser ces pratiques, qui comportent un certain nombre de risques, à commencer par celui d'instrumentaliser les participant-es ou les artistes elleux-mêmes (lorsqu'iels sont par exemple amenés à jouer des rôles pour lesquels iels ne sont pas formés face à des personnes en situation de précarité ou de vulnérabilité). Comme le formule Jérôme Dupeyrat dans son livre *En grève, Art et conflit social* (éditions L'orelé, Toulouse, 2024), si la nature sociale de l'art est souvent considérée comme une caractéristique positive en soi, elle n'est jamais exempte de conflits ou de rapports de pouvoir. Dans les échanges « avec les groupes de personnes ne se définissant pas comme artistes qui s'engagent dans les projets collectifs », le collectif microsillons « vise à faire émerger une conscience critique par les moyens de l'art en ouvrant des espaces pour des échanges agonistiques où peuvent s'affronter des conceptions de la société très différente³. » Lors de sa conférence, le collectif a insisté sur la nécessité de revenir sur les projets artistiques socialement engagés de manière critique au lieu d'en faire la promotion dans une logique comptable et institutionnelle.

Soulevant la question des ressources (matérielles, humaines, temporelles) et des risques pour toutes les personnes impliquées dans ces projets, Anna Colin a exprimé l'importance de former les artistes à des compétences socio-médicales ou de dégager des budgets pour recruter des personnes déjà formées. Elle a défendu une approche durable et patiente inspirée de la permaculture : apprendre à attendre, se tromper, ne pas intervenir inutilement... qui rejoint d'une certaine manière l'ouverture à l'incertitude prônée par microsillons, dont les témoignages des étudiantes Alice Feuillère, Emma Maignan et Shenxi Song se sont fait l'écho.

Marianne Mispelaëre a rappelé que l'artiste n'est pas là pour résoudre des problèmes ou apporter des solutions mais, selon elle, pour ouvrir des horizons et proposer des manières alternatives de « voir une situation ». Surtout, constate-t-elle, « donner la parole ne suffit pas » à créer les conditions d'une réciprocité que la plupart des intervenant-es appellent de leurs vœux : il faut forger des outils collectifs adaptés à chaque situation. Sylvain Gouraud, quant à lui, est revenu sur le rôle de l'institution commanditaire et des structures d'accueil dans l'élaboration des rapports entre l'artiste et les participant-es, ainsi que sur les formes de restitution des projets, leurs enjeux d'autorité et les attentes parfois contradictoires des différentes parties prenantes. Lors des échanges avec le public, plusieurs personnes travaillant au sein d'institutions ou elles accompagnent des projets artistiques socialement engagés ont pris la parole afin de défendre leur propre engagement et leur implication depuis une position curatoriale et/ou de médiation. La question de la soutenabilité de ces pratiques pour toutes les personnes impliquées, leur rémunération et leur visibilité a traversé ces discussions, qui seront approfondies et prolongées dans le prochain numéro de la revue de recherche de l'ESADHaR *ard - Art Recherche Design* (à paraître fin 2024).

1. On peut citer par exemple *L'art en commun, réinventer les formes du collectif en contexte démocratique* d'Estelle Zhong Mengal (Les presses du réel, 2018), *Co-création*, sous la direction de Céline Poulin, Marie Preston et Stéphanie Airaud (Empire / CAC Bretagne, 2019), ou encore *Motifs incertains – Enseigner et apprendre les pratiques artistiques socialement engagées*, édité par le collectif microsillons (HEAD / Les presses du réel, 2019).

2. En 2023, on peut citer *Quotidien Evénement* sous le commissariat de Thomas Canchoy à la Ferme du Buisson, qui rassemblait des projets soutenus par le dispositif Nouveaux Commanditaires, ou encore *Chaleur humaine*, seconde édition de la Triennale Art & Industrie de Dunkerque sous le co-commissariat d'Anna Colin et Camille Richert, qui présentait plusieurs projets artistiques socialement engagés.

3. microsillons, « Le Master TRANS – Pratiques artistiques socialement engagées. Vers une pédagogie féministe, sans condition et de la planétarité », in *Motifs incertains. Enseigner et apprendre les pratiques artistiques socialement engagées*, HEAD, Genève / Les Presses du réel, 2019, p. 110-111.

CONVERSATION AVEC YOANN THOMMEREL

Au cours de la résidence, un dialogue s’est noué avec le poète, performeur et metteur en scène **Yoann Thommerel**, dont plusieurs projets récents interrogent notre rapport à la nourriture. Je l’avais rencontré l’année précédente au SHED - centre d’art contemporain de Normandie, lors d’un atelier de poésie en spaghetti adressé aux enfants, qui mettait délicatement sur la table la manière dont nos goûts sont aussi bien marqués par des expériences affectives que par des conditions sociales. Prise par Yoann lors d’un atelier antérieur avec des enfants de la région parisienne, une photographie exposée m’avait frappée : elle représentait une phrase écrite en pâtes lettres – « Je rêve de manger des plats de riche » – à côté d’une tache de ketchup. Des plats de riche, c’est quoi, pour qui ? Cette image m’a fait reconsidérer les mangues, asperges et autres fruits de mer cités par les enfants participant à l’atelier du centre d’art en réponse à la question : « Qu’est-ce que tu aimes manger ? »

Présent à la Grand’Mare en même temps que nous afin de préparer son projet « J’apporte le dessert ? » dans le cadre du festival *Pavillon-s témoin 2024*, Yoann est venu rencontrer les participant-es à l’atelier céramique en janvier et nous a lu quelques poèmes tirés de *Kit de survie* (à paraître), un travail d’écriture en cours à partir d’une collecte de « recettes de la hess ». Par la suite, je l’ai invité à présenter cette recherche auprès des étudiant-es participant au workshop *Poster Mayonnaise* co-organisé avec Jean-Paul Berrenger à l’ESADHaR. Les extraits qui suivent sont issus d’un entretien en visio qui s’est tenu le 27 mars 2024, lors duquel Yoann est revenu sur les enjeux et les méthodes qui sous-tendent son travail de manière plus générale.

Yoann

Je n’écris pas depuis longtemps, depuis une dizaine d’années seulement. J’ai commencé à m’intéresser à la poésie contemporaine en allant voir des lectures. J’ai rencontré la poésie comme ça. Je me suis rendu compte qu’il y avait tout un foisonnement de créations poétiques qui étaient oralisées, performées par les poètes. Ça m’a électrisé et un jour, j’ai décidé d’écrire à mon tour de la poésie, d’inventer des formes littéraires que je dirais plutôt chercheuses et assez hybrides. Une littérature qui déborde souvent du livre. Dans ma pratique, le théâtre et la performance ont aussi été, assez immédiatement, présents.

(...)

En 2016, j’ai été invité à imaginer un projet aux Laboratoires d’Aubervilliers. J’ai proposé à l’auteure Sonia Chiambretto, avec qui je co-dirige la compagnie Le Premier épisode, de s’y associer. Aubervilliers, c’est dans le 93, le département le plus pauvre de la France métropolitaine. En arrivant, on a cherché une manière de créer de la rencontre, de déployer un projet collectif, une manière de travailler avec des habitant-es d’Aubervilliers, mais pas seulement, en y associant également des chercheur-es et des artistes. On voulait partir d’un mot, le mot *ghetto*, qui, entre nous, provoquait beaucoup de frictions. Mais ce qui nous intéressait tous les deux, c’est surtout la richesse de ce mot qui a beaucoup circulé depuis sa première utilisation à Venise en 1516. Il désignait l’endroit où la communauté juive était enfermée le soir à partir d’une certaine heure. Ensuite, plusieurs ghettos ont existé en Europe, certains sont tristement célèbres. Plus récemment, ce mot a beaucoup circulé dans les pays anglo-saxons, comme aux États-Unis, où il désignait tout autre chose, d’autres types de quartiers où s’exerçaient des formes de ségrégation. Des quartiers souvent africains-américains, avec une population plutôt noire. Et puis on a observé qu’en France ce mot était régulièrement convoqué dans le champ politique, de manière négative et stigmatisante, et qu’il servait souvent à désigner des quartiers périphériques à nos grandes villes, des quartiers déshérités. On a eu envie d’interroger ce mot, son histoire, le sens qu’il pouvait recouvrir, avec les outils qui sont les nôtres, c’est-à-dire la littérature, la poésie.

Je m’étais beaucoup intéressé aux archives du *Groupe d’Information sur les Prisons*, le *G.I.G.*, créé dans les années 70 par des intellectuel-les, des professionnel-les du monde carcéral, des avocat-es, d’ancien-nes détenu-es et des familles de détenu-es, avec l’idée de donner directement la parole à celles et ceux qui étaient incarcéré-es. Pour ça, pour permettre aux prisonnier-ères de s’exprimer, ce groupe militant a d’abord rédigé un questionnaire pour ensuite le faire rentrer à l’intérieur des prisons, sans l’accord de l’administration pénitentiaire mais avec la complicité de certains avocats et des familles, via les parloirs. Les prisonnier-ères répondaient directement à des questions concernant leur mode de vie à l’intérieur des prisons, leur accès aux soins, leur nourriture, leurs lectures... Ce qui nous intéressait dans cette démarche, c’est que le seul fait de poser des questions à des détenue-es était déjà une manière de leur faire prendre conscience qu’iels avaient des droits, que ces droits pouvaient être bafoués, qu’iels pouvaient les revendiquer, les défendre, se battre pour les faire valoir. Ça a provoqué des prises de conscience assez puissantes et des actions parfois très fortes. Et puis, à partir des questionnaires remplis par les prisonnier-ères, des brochures étaient écrites. Elles avaient pour titre *Intolérable*, elles étaient distribuées, envoyées à la presse, elles ont contribué de manière efficace à modifier le regard que la société française portait sur ses prisons.

Cette expérience militante m’intéressait beaucoup et j’ai proposé à Sonia qu’on réfléchisse ensemble à une manière de réactiver quelque chose de cet ordre-là, mais avec nos propres outils, qui sont des outils artistiques. C’est comme ça qu’on a imaginé le *Groupe d’information sur les ghettos (g.i.g.)*, qui est toujours actif aujourd’hui. On a écrit un premier questionnaire, *Le questionnaire élémentaire*, qui a été édité et qui rassemble 77 questions nous permettant d’interroger ce qu’on appelle les mécanismes d’exclusion et de repli. On l’a activé de plein de manières différentes, avec l’aide de gens avec qui on l’avait écrit, et on a commencé à récolter des réponses qui nous parvenaient soit par écrit, soit par enregistrement audio, soit par vidéo... On a constitué un fonds documentaire avec toutes ces réponses et on a commencé à le mettre en travail. C’est passé par plusieurs projets éditoriaux, des projets de performances, on a écrit des textes aussi. Et puis on a finalement créé notre premier spectacle, qui s’appelle *Îlots*. Pour nous, le théâtre, c’était d’abord un endroit où l’on pouvait dire ce qu’on avait à dire, on l’on pouvait faire entendre des paroles qu’on nous avait confiées.

Je vous raconte tout ça parce que le livre que je suis en train d’écrire, *Kit de survie*, s’inscrit dans une démarche assez proche, en s’appuyant notamment sur une récolte de témoignages. Récolter une parole, pour en faire quelque chose. Là, en l’occurrence, c’est un recueil de poésie qui est aussi un livre de recettes, un livre de recettes particulières, un livre de recettes en temps de crise. Ce qui m’intéresse d’abord dans la recette, c’est que c’est une partition. Tu prends une recette et tu vas l’exécuter, l’interpréter. Est-ce que tu vas la respecter à la lettre ou pas ? En tout cas, tu vas l’interpréter et ça m’intéressait beaucoup parce que pour moi, la poésie, c’est d’abord une partition qui va me permettre d’oraliser mes textes, de les performer, de les dire. Naturellement, j’ai fait un lien entre les recettes et la poésie, *Kit de survie* propose ainsi des textes qui sont en quelque sorte des double partitions. (...)

On vit dans un monde où beaucoup de gens se retrouvent en situation d’insécurité alimentaire. On considère qu’aujourd’hui, 7 millions de personnes en France ont recours à de l’aide alimentaire. Ça peut prendre différentes formes mais cette situation est quand même assez étonnante dans un pays comme le nôtre et elle a des conséquences dramatiques en termes de santé publique, de lien social, etc. Moi, ça m’interpelle beaucoup, ça me préoccupe, ça me touche, ça me met en colère aussi. Je sais depuis longtemps que dès qu’on parle d’alimentation, de cuisine avec les gens, c’est un moteur hyper puissant pour créer de l’échange, de la discussion. Souvent, dès que tu branches les gens sur le sujet, beaucoup d’entre eux se racontent, ils racontent des choses très personnelles, liées à leur histoire familiale, à leur construction identitaire aussi. Ce sont des questions qui m’importent et qui traversent tout mon travail. Ces dernières années, avec Sonia, on a monté un projet en lien avec des mineurs non accompagnés. Ce sont des jeunes personnes en situation d’exil, qui se retrouvent sur le territoire français sans référent, donc sans parents ou sans responsable. On les appelle aussi des mineurs isolés et ils sont pris en charge par les départements français qui les mettent à l’abri, les scolarisent, mettent en place des dispositifs pour leur permettre d’apprendre le français s’ils ne sont pas francophones, etc. On a longtemps résidé dans trois centres qui accueillent des mineurs non accompagnés en Normandie. On a passé beaucoup de temps avec eux. On a fait ce qu’on fait toujours, c’est-à-dire des ateliers d’écriture, mais on a surtout partagé un quotidien avec eux. (...) Moi, j’étais tout le temps fourré dans la cuisine et j’ai commencé à cuisiner beaucoup avec eux. Là encore, je trouvais que la cuisine était tout simplement une manière de se rencontrer hyper puissante. Soudainement, j’avais des enfants (parce que ce sont des enfants, de très grands enfants pour certains...) qui me faisaient goûter des trucs, me racontaient comment les cuisiner, tout ça. On utilisait Internet pour aller chercher ceci, cela, sur Youtube mais surtout, concrètement, on était dans la cuisine avec des couteaux, des épluche-légumes et on cuisinait et on partageait des repas. Ça peut paraître un peu banal ce que je raconte, mais en réalité ça provoque des choses hyper fortes en termes de partage, cuisiner.

J’avais aussi remarqué que, dans ces centres, il y avait beaucoup de tension autour de la question des repas avec les équipes qui prennent en charge les jeunes, donc des éducatrice-s, des assistant-es sociaux, des infirmier-ères. C’était parfois assez explosif. En gros, les mineurs non accompagnés n’aimaient pas du tout ce qu’on leur servait à manger, ils trouvaient souvent ça fade et réclamaient des plats beaucoup plus épicés ou pimentés. Les éducatrice-s et l’équipe qui les encadrait s’obstinaient à leur donner à manger ce qu’on est censé manger ici en France, c’est-à-dire des desserts, de la crème fraîche, du fromage, ce genre de choses. J’ai écrit un texte qui s’appelle « Les assiettes volantes » et qui raconte ça. Derrière il y avait l’idée que si tu viens ici en France, et si ce pays t’accueille, et bien tu dois manger ce qu’on mange ici. C’est cette fameuse notion d’intégration. (...) Les jeunes qu’on a rencontrés se retrouvaient là dans des états de très grande promiscuité, parfois huit par chambre, des toutes petites chambres, avec aucune intimité, des toilettes cassées, etc. Ils étaient dans des situations difficiles et on avait l’impression que le but du jeu c’était d’abord de leur faire accepter qu’il fallait manger ce qu’on est censé manger ici.

Je le savais déjà mais évidemment tout ce qui touche à l’alimentation, au repas, c’est très politique. On ne mange pas tous-tes la même chose, on n’a pas tous-tes accès aux mêmes produits. Moi, personnellement, j’aime beaucoup cuisiner, je cuisine quotidiennement et j’ai la chance de pouvoir me préoccuper de la provenance et de la qualité des produits que je vais préparer. Donc j’aime bien manger bio, j’aime bien manger circuit court, etc. Je suis une vraie caricature. Mais ce que je veux dire, c’est que je suis conscient de la chance que j’ai de pouvoir me nourrir de cette manière-là. Et tout ça conjugué m’a amené à réfléchir à un projet de livre. D’abord un livre, mais aussi une série de performances, pour moi c’est toujours un peu lié. Ce serait une sorte de livre de recettes qui permettraient concrètement de cuisiner, mais qui serait avant tout un livre de poésie et un livre de poésie qui raconterait... tout ça. (...) Mon texte est résolument choral. C’est un texte qui rassemble des paroles très différentes, qui viennent de personnes avec des histoires très différentes. Ce que je cherche à faire, avec mes outils, donc avec la poésie, c’est à faire entendre des personnes qu’on n’entend peu, ou pas, ou pire qu’on n’a pas envie d’entendre. (...)

L’une des questions qui m’intéresse, c’est de savoir si on peut bien manger en dépensant peu d’argent. La réponse, c’est oui, je le dis beaucoup dans mon livre. Aujourd’hui malheureusement, en France, on a l’impression que l’État s’est complètement désengagé, désinvesti de cette question de la sécurité alimentaire. Ce sont des associations, comme Solidarité Plateau ici à la Grand’Mare, ou Refugee Food en région parisienne (association au sein de laquelle je suis bénévole), qui font en sorte que des gens qui ne peuvent pas se nourrir correctement puissent le faire un peu mieux. (...) Moi je suis assez sensible à ça, parce que je trouve qu’avec la cuisine, il y a des choses qui sont assez simples à mettre en œuvre du côté de la solidarité, de l’échange, de la générosité. Voilà. Vous avez faim ? Vous allez manger quoi ce midi ?

Virginie

Mais non !

Yoann

Y’a pas de cafétéria à l’école. Par contre, il y a un distributeur dans lequel on peut effectivement acheter des nouilles lyophilisées et des sachets de riz à réchauffer au micro-ondes. Il manque encore une cantine à l’école, même si c’est en projet.

Yoann

Mais il faut que vous vous battiez pour en avoir une !

Une étudiante

Des plats préparés !

Virginie

MAINTENANT!

FAIRE AVEC

Pauline F. Pédagogie des apprentissages

ECO-pédagogie
L'écrit comme acte

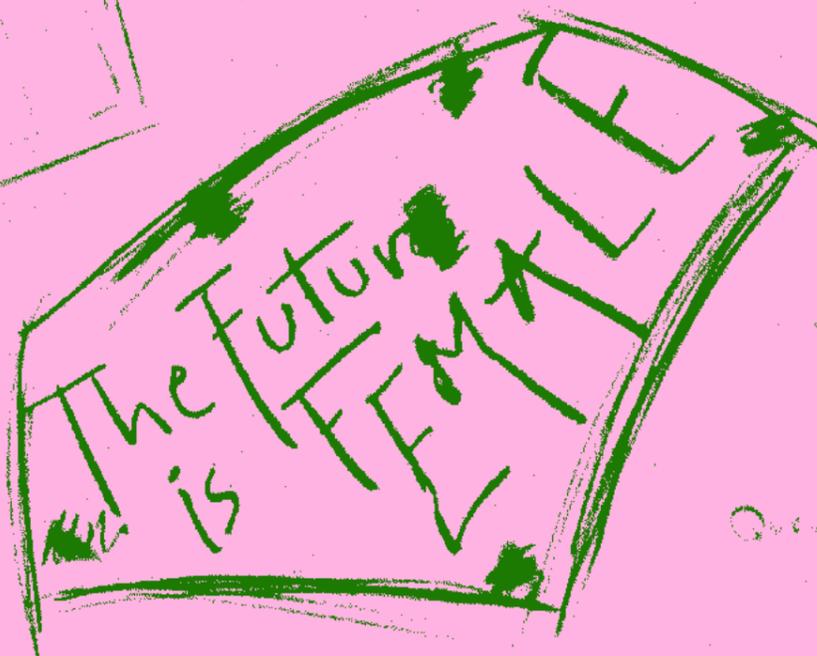
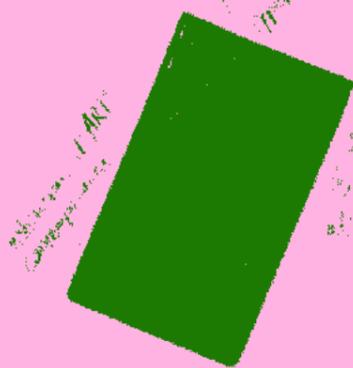
JARDIN

PAS COMME ARTISTES
MAIS ARTISTES?

Pauline F. PÉDAGOGIE
des APPRENTISSAGES

Apprentissages
L'écrit comme acte

INTELLIGENCE



FEMINISTE

OUVERTURE
INCERTITUDE

Fight
Against
Japan!

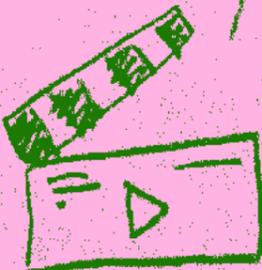
INCERTITUDE
INSTITUTION

Tu es motivée?

peut-être...
Oui...
NON...

Expériences croisées
Arrière-pensées, anxiétés et
désirs
à l'heure de nos
communes
écrites et
médias

SITE
WEB



HIERARCHIE
SOCIAL

TEMPORAL

